

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Coups de coeur

L'équipe de *Lurelu*

Volume 25, Number 2, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/11875ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

L'équipe de Lurelu (2002). Review of [Coups de coeur]. *Lurelu*, 25(2), 101–103.

Coups de cœur

l'équipe de *Lurelu*

101

Au cœur de l'orage

J'ai passé une bonne partie de l'année le nez plongé dans des romans fantastiques. Comme bien des lecteurs, jeunes et moins jeunes, je me suis passionnée pour les grandes séries britanniques du genre en littérature jeunesse (Harry Potter, Les Royaumes du Nord, *Le Seigneur des Anneaux*). Ces récits captivants ne m'ont donné qu'une envie : aller à la rencontre des magies, des sorciers et autres créatures étranges auxquels ont donné vie les auteurs québécois. Premier coup de cœur : le roman fantastique épique *Le messager des orages*, de l'auteur virtuel Laurent McAllister (le pseudonyme que se sont donné les écrivains Yves Meynard et Jean-Louis Trudel lorsqu'ils écrivent en tandem), publié en 2001 dans la collection «Jeunesse-Pop» des Éditions Médiaspaul. L'histoire renouvelle avec ingéniosité les thèmes propres au genre et lance le héros dans une quête ambitieuse qui le mène d'île en île dans un monde imaginaire, construit avec soin dans ses moindres détails. La première œuvre romanesque de McAllister se lit d'une traite, que l'on ait douze ou quarante ans. On en ressort troublé par des visions de villes mystérieuses, à la fois attirantes et repoussantes. À découvrir.

Autre coup de cœur : le roman *Quand la bête s'éveille*, de Daniel Mativat, publié aux Éditions Pierre Tisseyre. Ce récit «historico-fantastico-horrifique» fait frissonner d'effroi sous la couette. L'auteur s'inspire de la légende du loup-garou pour créer une histoire de fraticide terrifiante. Du bonbon pour qui aime avoir peur, sans tous les clichés et les stéréotypes trop souvent présents dans les livres d'horreur.

Sophie Marsolais

Avec mon cœur d'enfant

Coup de cœur 2002 pour un roman simple, doux, sans tapage. Mais quel suspense! Un spectre qui, premièrement, ignore qu'il est mort; deuxièmement, où, quand, comment? Et troisièmement, où est son corps? Puis moi, les histoires de fantômes, j'adore ça. Sylvie Brien m'a servi à souhait avec *Le spectre*, édité chez Porte-Bonheur dans la collection «Talisman».

Voici Un coup de cœur pour un portrait on ne peut plus juste de la société québécoise du début des années 60 : autorité parentale, autorité des institutions scolaires, autorité du clergé à qui l'on doit obéissance. Il y avait très peu d'ouverture à l'époque pour remettre en question cette obéissance. Il s'agit ici d'un portrait caractériel du milieu rural, je dis bien «caractériel» et non «caricatural». On retrouve des personnages bien campés par le curé, l'institutrice, les commères, les sœurs *vieilles filles*, la folle, la mère dépravée, l'alcoolique violent du village. Figu-

rent également un revenant attachant, pas «épeurant» pour cinq cents, dont on voudrait tous être le copain, et des amis solidaires.

Un coup de cœur pour un récit qui traite de la mort dans toute sa lourdeur et qui en allège le fardeau par le biais de l'humour; pour un sujet courant des années 80 et 90, les âmes errantes, cadré dans une société sous forte influence religieuse et sans demi-mesure : ou c'est le Bon Dieu, ou c'est le diable, ou tu es récompensé, ou tu es puni.

La force de ce roman? Un sujet actuel dans un contexte d'autoritarisme et de rigueur où la façade cède finalement la place à l'amour et à la compréhension et où les personnages montrent en fin de récit leur nature profonde. Une narration qui laisse une impression continuelle de présent, même si le narrateur se promène de son âge actuel, le troisième âge, à celui de son enfance alors qu'il avait onze ans.

Odette Morel

Coup de cœur relève

Pas facile, après une saison théâtrale bien remplie, d'élire le spectacle qui emportera la palme du coup de cœur annuel. J'avais choisi Joël da Silva, créateur confirmé, pour son audacieux *Magasin des mystères*, qu'il a écrit, mis en scène et interprété, mais aussi pour le texte des superbes *Gardiens du feu* du Théâtre de l'Avant-Pays. Deux spectacles magnifiques. Puis j'ai assisté à l'une des rares représentations de *Léa-Pu de Sonlaté* d'Olivier Choinière, gagnant du concours «Le théâtre jeunes publics et la relève 2001-2002». L'impeccable production des finissants de l'Option-Théâtre du collège Lionel-Groulx, dans la mise en scène inventive du directeur, Ghislain Filion, n'a fait l'objet que de cinq représentations à Sainte-Thérèse et deux ou trois, confidentielles, à la Maison Théâtre. Ce spectacle plein de fraîcheur, tant dans l'humour non politiquement correct que dans le jeu des jeunes interprètes, méritait d'être vu davantage. La famille Heye, Popeye, Moméye et leurs enfants sont désespérés lorsque leur télé cesse d'émettre le moindre son. En lui prêtant leurs voix pour reproduire dialogues et intrigues, ils se redonnent la parole à eux-mêmes. Cette belle métaphore est enrichie par de nombreuses trouvailles, comme ces personnages en noir et blanc qui sortent du téléviseur, le chien invisible du nom de Teyeul, les monstres de dessous de lit et le sympathique Gaducâble venu réparer la télé. Un feu roulant de gags et d'audace, de talents, qui a fait dire à un petit voisin de siège : «Au moins ils sont bons en théâtre!» Commentaire révélateur chez ce public exigeant. On souhaiterait qu'un tel spectacle prenne l'affiche d'un théâtre. Mais on me répondra que, pour cela, il faudrait que les finissants du collège Lionel-



Groulx aient envie de fonder une compagnie, avec les tracas que ça procure et les moyens que ça demande. Bon. Si on veut encourager la relève, il faudrait peut-être y penser. D'autant plus qu'avec sa quinzaine de personnages, *Léa-Pu de Sonlaté* pourra difficilement être montée par une compagnie dite professionnelle. Bravo tout de même à l'auteur et à l'équipe de production.

Raymond Bertin

Coup de froid



Quelque part durant l'hiver dernier, la Maison Théâtre a présenté *Le pingouin*, de Jasmine Dubé, qui avait été créé en décembre 2001 au Centre culturel de Belœil, dans une mise en scène de Gill Champagne. Le pingouin en question, c'est le maître d'hôtel de la salle de banquets, dans un grand hôtel où Madame Joyce (Jasmine Dubé) est l'organisatrice d'une conférence internationale sur les problèmes mondiaux (oui, tous les problèmes, de la pollution aux manipulations génétiques, en passant par la guerre et l'exploitation des enfants). Délaissé par une mère trop absorbée par son travail, Sébastien, le fils de Joyce, l'a suivie en secret et se cache sous la table de banquet. Attendue pour prononcer la conférence inaugurale, Joyce confie son encombrant fiston à Ernest, le maître d'hôtel. Une amitié finira par naître entre ces deux solitaires, autour d'une table devenue banquise — car Sébastien voue un culte passionné à la neige, aux glaces polaires et à leur faune.

«Je ne veux pas refaire le monde, écrit Jasmine Dubé dans sa préface, mais je ne veux pas attendre qu'il se défasse totalement.» Toutefois, la conférence n'est qu'un décor et l'auteur ne signe jamais loin, ici, une pièce didactique sur des sujets lourds. Non, c'est la tendresse qui ressort, par exemple lorsque la mère, réapparue d'urgence pour une fausse alerte alimentaire, se remémore avec fiston une journée où elle l'avait, par inadvertance, laissé seul dans la cour d'école enneigée. Ou lorsque Sébastien a, au téléphone, une ultime conversation avec l'amoureux de son père — car son père vivait avec un homme et les deux viennent de se séparer. La relation parent-enfant, ou adulte-enfant, et la dialectique travail/loisir, ou sérieux/fantaisie, se trouvent à nouveau au centre des préoccupations de l'écrivaine, dans un spectacle mieux réussi (à mes yeux) que ne l'avait été *La Mère Merle*.

Si un diffuseur près de chez vous propose des représentations du *Pingouin*, pourquoi ne pas l'offrir à vos jeunes comme première sortie au théâtre? Le texte du *Pingouin* est aussi disponible depuis juin dans la collection «Théâtre», chez Lanctôt éditeur.

Daniel Sernine



Coups au cœur

Le grand voyage de Monsieur (Éd. Dominique et compagnie) et *La petite fille qui ne souriait plus* (Soulières éditeur, coll. «Ma petite vache a mal aux pattes») sont deux coups au cœur. Encore une fois, Gilles Tibo a su écrire avec une grande sensibilité deux textes graves portant sur des sujets difficiles à aborder avec les enfants : la mort et l'inceste. Par une écriture dépouillée de tout artifice inutile, en employant les mots justes et sobres, il a su s'adresser directement à notre cœur.

Dans *Le grand voyage de Monsieur*, Tibo nous raconte en peu de mots mais avec une très grande efficacité, la peine d'un homme ayant perdu son enfant, de l'enfant ayant perdu sa famille à la guerre, et leur rencontre qui brisera leur solitude et leur apportera un réconfort mutuel. Les illustrations magistrales de Luc Melançon viennent appuyer le texte avec finesse et intelligence. Cet album permet d'ouvrir une discussion sur la mort, la perte d'un être cher, sans la dramatiser outre mesure. Il raconte une triste réalité tout en ouvrant sur l'espoir et la puissance de l'amour.

Le roman *La petite fille qui ne souriait plus* fait lui aussi partie de ces textes importants que l'on garde toujours avec soi. Tibo aborde avec intelligence et délicatesse le grave sujet de l'inceste. Encore une fois, en peu de mots, l'auteur nous fait vivre toute la gamme d'émotions que traverse cette petite fille qui a peur du «monsieur qui fait craquer le plancher durant la nuit». On assiste à la mort et à la renaissance du sourire de la petite fille. Dans les récits de Tibo, le soleil et sa chaude lumière ne sont jamais loin. Bref, voici deux récits très touchants où l'espoir et l'amour pansent les blessures d'expériences difficiles.

Danièle Courchesne

Drôle de coup de cœur

Un coup de cœur, c'est comme un coup de foudre. La surprise en fait partie, mais aussi un peu de joyeuse découverte. J'ai bien regardé, j'ai bien lu et même un peu cherché, car celui que j'ai choisi, *Drôle de zoo*, signé «Claire Obscure», comporte cette petite démarche.

La démarche de se prendre au jeu et de chercher à quoi rime le mot de chaque image, de chaque page. Puis, d'entendre résonner les paroles un peu rimées, toujours rythmées. Une musique rapide et directe : «tu crois», «attends», «vois-tu», «ça t'apprendra»... De s'attarder sur n'importe laquelle des doubles pages et d'apprécier le lien subtil que les images et les textes des comptines tissent : du bond à la faim, de l'eau aux bébés, de la



lenteur à la bousculade, du mâle à la femelle... D'aller de surprise en surprise, dans les mots, les couleurs, dans le jeu de sens et le passage des pages.

Le format vertical de cet album (paru aux 400 coups en 2001) s'avère juste assez grand mais pas trop, et le fini glacé de la page couverture est doux au toucher. Le dessin simple et clair, un peu minimaliste et à peine stylisé, n'a rien d'encombrant et laisse de l'espace dans la page, pour respirer. Il est parfois drôle dans ses contradictions : le kangourou qui louche un peu... Vraiment, on n'a jamais fini de regarder et de lire!

J'aime que la démarche proposée à l'enfant lecteur se continue et que la grille des solutions (les noms des animaux à trouver) n'apparaisse nulle part. J'aime surtout que, tout en amusant, l'album ainsi constitué valorise l'effort et l'intelligence de l'enfant ou ses connaissances ou, mieux, sa capacité à chercher.

Francine Sarrasin

Cœur qui passe

Coup de cœur cette année pour le merveilleux roman d'Hélène Vachon, *L'oiseau de passage* (Dominique et compagnie). L'événement inusité de départ, cet oiseau qui, à 14 h 39, ce 14 octobre, se fracasse «sur le carreau inférieur gauche de la troisième fenêtre du côté sud» induit toute une réflexion sur les effets du Hasard, le Destin, l'Ordre et l'enchaînement des choses portée par le narrateur qui se présente, un peu plus tard dans le récit : «Je me présente. Je m'appelle Narrateur. J'ai au moins onze ans...»

La présence du Narrateur est particulièrement intéressante. Fêru de précision, on lui doit des descriptions très détaillées tant sur le plan physique qu'émotif. Il joue son rôle de manières diverses : à la fois observateur très conscient, particulièrement sensible, analyste et réflexif, mais aussi intervenant secourable («Foi de Narrateur, c'est à moi de lui mettre la main dessus [le postiche]», p. 24), témoin engagé se servant du principe de distanciation non pas pour se détacher de l'action mais au contraire pour interpeller le lecteur sur un thème rarement abordé, celui de la pauvreté.

Il se livre à une intense recherche de sens, pressé par une urgente nécessité de dire, de témoigner, de faire entendre la douleur et l'indifférence du monde, de révéler la fragilité des êtres qui, en temps normal, demeure invisible : la pauvreté du petit Gendron, silencieux enfant affamé, qu'un frôlement d'aile fait tomber dans les pommes; les blessures de guerre de l'institutrice, jadis petite fille à Varsovie. Mais il veut aussi rendre compte d'amitié, de compassion, de solidarité. Tout cela dans une langue empreinte d'un humour réfléchi, doucement

ironique dont la couleur et la sensibilité sont sœurs de celles d'Émile Ajar.

Les événements, les actions, à l'inverse du rythme trépidant trop souvent offert en littérature jeunesse, sont décrits ici comme dans un effet de ralenti, ce qui ne sacrifie pourtant rien aux surprises. On sent le temps suspendu par moments, soit pour permettre d'isoler plusieurs séquences (l'oiseau, le petit Gendron, madame Glatstein, etc.) dans une action où celles-ci se déroulent simultanément ou encore pour analyser différentes possibilités narratives («Nous pourrions évidemment la laisser rire encore un peu...», p. 66). On a donc droit ainsi à une scène générale découpée en fragments sur lesquels on revient, repart; des arrêts sur image sans rupture de récit véritable ou discontinuité qui pourrait désorienter. Le Narrateur est ici un guide impeccable : il nous amène explorer le moindre geste et objet chargés de symboles, riches de secrets, de cet invisible qui serait passé autrement inaperçu, tout en servant de fil d'Ariane dans un texte dont la structure et la phrase ne sous-estiment en rien le jeune lecteur.

De l'écriture jaillit l'émotion, celle qui s'attarde au fragile, au cri muet : «Une simple pensée, un souffle ou un murmure : Regardez-moi, quelqu'un. Regardez-moi.» La plume d'Hélène Vachon est là, présente, dotée d'yeux très sensibles dans notre temps trop souvent aveugle. Un coup de cœur, je vous dis.

Ginette Landreville

Le cœur de grand-maman

Ma grand-mère cousait de magnifiques courtopointes; la voir piquer tous ces petits morceaux de tissus, la tête penchée sur son ouvrage, me fascinait. Le souvenir de ces grandes pièces à l'agencement de motifs et de couleurs recherché m'est revenu en mémoire en voyant l'album *Une courtopointe pour grand-maman*, paru en 2001 aux Éditions Scholastic. C'est peut-être à cause de ce souvenir que cette histoire d'amour et de tendresse entre une fillette, sa mère et sa grand-mère m'a émue à ce point. J'ai été touchée par les illustrations de Stéphane Jorisch, la tendresse et la complicité que l'on devine dans les gestes et les regards de ses personnages, ces trois femmes chez qui l'on s'amuse à percevoir des ressemblances dans leurs traits, leurs expressions et leurs gestes. Traduit par Cécile Gagnon, le récit de Paulette Bourgeois, sensible et nuancé, nous raconte une histoire empreinte de souvenirs et d'espérance. Une tendre histoire qui tient le cœur bien au chaud.

Céline Rufiange

